

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[131. Val-Richer, Vendredi 14 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

131. Val-Richer, Vendredi 14 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-09-14

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Si j'étais près de vous je vous gronderais.

Publication Inédit

Information générales

Langue Français

Cote

- 392, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/24-29

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Si j'étais près de vous, je vous gronderais. De loin, je n'en ai pas le courage. Vous ne me plaisez plus comme vous me plaisiez ! Je pourrais vous redire comme vous me l'avez dit : " Tout a été couvert un moment par l'étonnement, la joie de vous avoir trouvée. Le premier de ces sentiments, le temps l'efface naturellement. Le second dure mais plus tranquille parce qu'il est plus établi. Je ne dirai pas cela parce que ce ne serait pas là l'expression vraie de ce qui est en moi. Voici ma vérité à moi. Vous m'avez inspiré une grande curiosité. Vous ne paraissiez ni ce que j'avais vu ailleurs, ni ce que j'avais été tenté de vous croire. J'étais très touché de votre mal et très curieux de vous connaître, de savoir ce que vous étiez réellement. Voilà votre premier attrait. Celui-là est passé, j'en conviens. Je vous connais. Je ne suis plus curieux. Mais qu'est-ce donc que cet attrait frivole et froid, à côté de ce qui m'attache à vous aujourd'hui ? Savez-vous que je vous ai trouvée infiniment supérieure à ce que j'attendais au temps de ma plus vive curiosité ? Que vous valez infiniment mieux que je ne supposais ? Que je vous aime bien plus que je ne vous aimais quand je vous ai dit que je vous aimais ? Je puis, comme d'autres, être attiré par lagrément de l'esprit, par le charme de la nouveauté et donner à ce plaisir plus de place qu'il ne lui en est dû et me laisser aller à l'exprimer plus vivement que ne le voudrait l'exacte vérité. Tout cela, c'est de la vie superficielle, qui a son prix, que je ne dédaigne pas.

Mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit entre nous ; ce n'est plus dans cette sphère là que nous vivons. Vous avez pénétré au fond de mon âme, dans ma vraie vie, dans ce qu'il y a en moi de plus sérieux, dans ce qui est vraiment moi. Et vous n'y avez pénétré que lentement. Je suis très accessible à la surface très peu au fond. J'ai beaucoup douté. J'entendais beaucoup parler de vous. J'ai tout écouté. Je ne vous ai pas dit le quart de tout ce que j'ai pensé, cherché, sondé, supposé. Je vous ai trouvé des défauts, des torts. Je les ai tournés et retournés en tous sens pour en découvrir l'origine, pour en mesurer la portée possible. Je vous ai traitée sans faveur. Et plus j'ai regardé à vous, plus vous avez grandi et brillé à mes yeux, plus je me suis senti pénétré et d'estime et de goût, et de tendresse pour vous, pour votre nature, votre nature primitive et essentielle telle que Dieu l'a faite. Je n'y regarde plus à présent. Peu m'importent vos défauts ; peu m'importe ce que vous pourriez avoir fait, ce que vous pourriez faire encore. Il y a en vous quelque chose qui est indépendant de tout supérieur à tout, qui domine et efface tout pour moi. Ce quelque chose, c'est le fond de votre être, c'est vous-même. comme disent les dévots vous êtes pour moi, en état de grâce. Rien ne peut plus vous en faire sortir. Est-ce là me plaît assez ? Manque-t-il quelque chose à cette affection-là ? Et ne croyez pas que, depuis le 15 Juin, elle n'ait pas subi plus d'une épreuve venant de vous ou d'ailleurs. Je vous dirai quelque jour toutes celles qu'elle a surmontées. Vous me direz si j'ai tort de vouloir que vous ayez foi. Mais laissez-moi vous demander une chose.

Soyez fière avec la destinée comme vous l'avez été avec votre Empereur. Ne parlez pas de la décadence qui vous entoure. Ne vous en parlez pas à vous-même. Il y a des impressions très naturelles, presque inévitables, mais qui ne méritent pas de séjourner dans l'âme. Ne leur permettez pas de faire plus que traverser la vôtre. Elle est si grande ! Rien ne lui manquerait si elle était aussi forte. Mais le sort vous a d'abord gâtée, et puis frappée immensément. Il faudrait une force immense pour suffire toujours à cette double épreuve. Je ne vous parle pas trop sérieusement, n'est-ce pas ? J'espère que non. Dites-le moi pourtant. Et chargez-moi de vous apprendre à vous aimer. Ce qui est très sérieux aussi, croyez-moi, c'est Marie. Ce que vous m'en dîtes à propos de l'enfant de la petite Princesse me trouble

beaucoup. Je sais de déplorables aberrations qui ont commencé ainsi. Votre médecin est un sot. Que le mal soit déjà réel ou non, de tels symptômes méritent qu'on y regarde J'aurais bien des choses à vous dire à ce sujet. Mais je ne puis les écrire. 10 h. Je n'ai point de lettre aujourd'hui. Je laisse partir celle-ci comme elle est. Je n'y ajoute et n'en ôte rien. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 131. Val-Richer, Vendredi 14 septembre 1838,
François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-14

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1524>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 14 septembre 1838

HeureSoir

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Vendredi soir 11 Sept.

les

(8 57)

Mme...
au
de

Si j'étais près de vous, je vous
grauderai. De loin, je n'en ai pas le courage. Vous ne me
plaît plus comme vous me plaidiez ! Je pourrais vous accueillir
toujours avec une baveur dit : "J'aurai été content un moment
par l'étonnement, la joie de vous avoir trouvée. Le premier
de ce sentiment, le tems s'efface naturellement. Le second dure,
mais plus tranquille, parce qu'il est plus stable. Je ne dirai pas
cela parce que ce ne serait pas là l'expression vraie de ce qui
est en moi. Voici ma vérité à moi. Vous m'avez inspiré une
grande curiosité. Vous ne parlez ni ce que j'avais vu
ailleurs, ni ce que j'avais été tenu de vous dire. J'étais tout
touche ! de votre mal et très curieux de vous connaître, de
savoir ce que vous étiez réellement. Voilà votre premier
attrait. Celui-là est passé, j'en conviens. Je vous connais.
Le suc plus curieux. Mais quel ce donc que cet attrait
froid et froid à côté de ce qui m'attache à vous aujourd'hui ?
C'est pour que je vous ai trouvé infiniment supérieure à
ce que j'attendais au bout de ma plus vive curiosité ? Que
vous valez infiniment mieux que je ne suppose ? Que je
vous aime bien plus que je ne vous aimais quand je vous
ai dit que je vous aimais ? Je puis, comme d'autre, être
attiré par l'agréments de l'esprit, par le charme de la nouveauté

et donner à ce plaisir plus de place qu'il en est dû, et comme à
me laisser aller à l'exprimer plus vivement que ne le voudrait ce que
l'esprit voudra. Toute cela, c'est de la vie superficielle, qui
est bon pris, que je me dédaigne pas. Mais ce n'est plus de cela
qu'il s'agit entre nous ; ce n'est plus dans cette sphère là que
vous vivez. Vous avez pénétré au fond de mon ame, dans
ma vraie vie, dans ce qu'il y a de moi de plus sincère, dans
ce qui est vraiment moi. Et vous m'avez pénétré que
complètement. Je suis très accessible à la surface, très peu au fond. Je devin
J'ai beaucoup douté. J'entendais beaucoup parler de vous.
J'ai tout écouté. Je ne vous ai pas dit le quart de tout,
le que j'ai pensé, cherché, étudié, supposé. Je vous ai trouvée inévitable
des défauts, des torts. Je les ai tournés et retournés en tous les sens,
pour en découvrir l'origine, pour en mesurer la portée le si grande
possible. Je vous ai traitée sans faveur. Je plus j'ai forte.
regardé à vous, plus vous avez grandi et brillé à ma, que je immuable
plus je me suis senti pénétrer le destin, ce de goût, ce de à cette
tendresse pour vous, pour votre nature, votre nature primitive.
ce essentielle, telle que Dieu l'a faite. Je n'y regarde plus que mon
à présent. Peu importe vos défauts, peu importe ce apprendre
que vous pourriez avoir fait, ce que vous pourriez faire encore.
Il y a en vous quelque chose qui est indépendant de tout,
supérieur à tout, qui domine et efface tout pour moi. Ce
quelque chose, c'est le fond de votre être, c'est vous même.

et comme disent les devots, vous êtes pour moi en état de grise. Ainsi
doit ne plus plus vous en faire sortir.

Est-ce là une plainte assez ? Manque-t-il quelque chose à cette
affection-là ? Je ne crois pas que, depuis le 15 Juin, elle n'ait
pas subi plus d'une épreuve, venant de vous ou d'autrui. Je vous
dirai quelque jour toutes celles qu'elle a subies à Armentières. Vous me direz
ensuite si j'ai tort de vouloir que vous ayiez foi.

Mais laissez-moi vous demander une chose. Supposons que
la destinée comme vous l'avez été avec votre Empereur. Ne
parlez pas de la décadence qui vous entoure. Ne vous en parlez
pas à vous-même. Il y a de l'impression, très naturelle, presque
inevitable, mais qui ne consiste pas de séjournes dans l'ame-
tous. Ne leur permettez pas de faire plus que traverser la vallée. Elle
est si grande ! Ainsi ne lui manquerait si elle était aussi
forte. Mais la force n'a d'abord gâté et puis frappé
que, immédiatement. Il faudrait une force immense pour suffire toujours
à cette double épreuve.

Je ne vous parle pas trop sérieusement, n'est-ce pas ? Propri-
ter que non. Dites-le moi pourtant. Je chargez-moi de vous
apprendre à vous aimez.

Le qui est très-sérieux aussi, voyez-moi, c'est Marie. Ce que
vous m'avez dit à propos de l'enfant de la petite Princesse me
trouble beaucoup. Je fais de déplorable abomination qui ont
annoncé ainsi. Votre modélin est un tel. Que le mal soit
déjà fait ou non, de tels symptômes méritent qu'on y regarde.

91° 13

Y aurait bien des choses à vous dire à ce sujet. Mais je ne puis les écrire.

10 h.

Je n'ai point de lettres aujourd'hui. Je lais de partout celle-ci comme elle est. Je m'y ajoute et n'en écris rien. Adieu. Adieu.

grande
plaisir
bonne
par
de ce
mais
tela
est son
grand
mille
touche
savoir
attrai
Le me
privé
dans
le que
vous
vous
n'esi
affir